

Le miracle

Du même auteur

Camping Atlantic

Denoël, 2005

J'ai lu

La Pause

Denoël, 2006

J'ai lu

Quitter la France

Denoël, 2007

New Wave

(d'après un scénario original de Gaël Morel)

Flammarion, 2008

J'ai lu

ARIEL KENIG

Le miracle

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.993.8

© Éditions de l'Olivier, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

« Scio cui credidi »

« Je sais en qui j'ai cru »

Deuxième épître de Paul à Timothée

« Le point de départ et, si l'on peut dire, le point d'arrivée du miracle moderne résident en le miraculé lui-même. Tout naît en lui, tout sort de lui, tout se passe en lui. Tout ce qui, du moins, tombe sous notre observation. Le miracle est la résultante de son travail intime, obscur, subconscient. »

Le Miracle moderne, JULES BOIS

I

Interception

Je n'ai pas toujours su qu'internet existait. Fin des années 1990, le raccordement d'un modem à la ligne téléphonique de notre foyer créa l'espoir et la crainte de nouvelles modalités d'existence qui échappaient à nos imaginations. Nous ne savions qu'attendre de notre premier fournisseur d'accès AOL. Internet, que l'on écrivait encore avec une majuscule, était réputé prometteur. Nous en doutions.

Alors que moins d'un tiers de la population *surfait sur le web*, je dialoguais par écrit avec mes amis sur Caramail. L'usage d'internet bloquait nos lignes téléphoniques mais la généralisation du câble nous délivra de cet inconvénient majeur. Nos ordinateurs se perfectionnaient. Leur puissance et leur capacité de stockage augmentaient selon la célèbre loi de Moore. Déjà datée, l'expression « parc informatique » perdait de sa valeur métaphorique puisqu'un nouveau territoire se construisait. Internet était un espace où trouver sa place. Les réseaux sociaux allaient nous y aider.

En 2003, Myspace proposa à chaque utilisateur de modeler une page internet personnelle selon ses compétences technologiques et ses goûts, ce qui fut rapidement discriminant. La plateforme virtuelle exploitait de

nombreuses potentialités du net (nous publions par son intermédiaire messages, photos et musiques) mais il était à parier que le site ne survivrait pas. Personnaliser sa page requérait de sérieuses qualifications, classer ses contacts par hit-parade posait problème à l'amitié, penser sa propre image devenait encombrant. Facebook prit acte de ces inconvénients et inaugura sa version publique courant 2006. Alors que l'invention d'internet nous semblait déjà loin, ce réseau social simplifiait la gestion de nos « profils ». Contrairement à Myspace, nous y apparaissions sous nos patronymes usuels. Facebook servait d'annuaire. Depuis Caramail, le nombre de mes interlocuteurs en ligne s'était multiplié par 10, 100, 1 000.

Chaque inscription au registre créait *de facto* une page internet extensible (dite « mur ») comprenant également une photo, dite « photo de profil », que chacun choisissait et renouvelait à l'envi. Figurait sur cette page accessible au public (à moins d'en limiter volontairement l'accès) une suite chronologique de « posts », autrement dit de messages envoyés par nos contacts ayant eux-mêmes ouvert un compte. Un résumé d'activité de ces murs interactifs (ceux de nos contacts) s'affichait à chaque connexion. On découvrait ce qu'untel avait écrit sur le mur d'untel, ce qu'untel avait aimé ou

non. Toute la production visuelle de l'humanité, depuis la préhistoire, resurgissait par flashes. Facebook était un labyrinthe aux milliards d'images, de textes, de vidéos et de liens ; parc en expansion à l'intérieur d'un parc en expansion.

Longtemps sans visage, le futur annoncé était enfin là : dans l'abstraction d'immenses centres de données qui ne se visitaient pas, « fermes » sans animaux où l'on produisait, stockait et distribuait du code. Au-delà de nos simples interactions sur Facebook, nous vivions dans une réalité dite *augmentée*, laquelle, lisait-on sur l'encyclopédie collaborative en ligne Wikipedia, désignait la superposition en temps réel de modèles virtuels 2 ou 3D à la perception que nous avons naturellement de la réalité. Nous pointions nos téléphones sur une station de métro pour obtenir le temps de passage estimé de la prochaine rame. Vers le ciel pour se rappeler le nom d'une étoile. Pendant que les conversations vidéo passaient, en un temps record, du rêve à la pratique courante, la magie primitive prenait un sérieux coup de vieux. La première fois qu'Éric – un artiste qui habitait Berlin –, lors d'une session Skype, plaça devant son ordinateur un miroir et que je découvris mon visage tel qu'il se reflétait à 876 kilomètres, je ne pus m'empêcher de rire aux larmes, comme si nous découvriions le feu.

LE MIRACLE

J'éprouvais souvent le besoin de vivre un siècle supplémentaire pour comprendre ce qui nous arrivait. Notre mort elle-même avait changé. Notre survivance numérique commençait à peine de nous poser question. J'avais le projet d'écrire un *Petit Traité de la quatrième dimension*.

Je gardais le souvenir d'une camarade sans prétention, à peine jolie et moyenne en tout. Estelle Gravier avait fait partie de ma classe terminale au lycée La Fontaine, ce bâtiment des années 1930 construit sur les anciennes fortifications de Paris, porte Molitor. « Un quadrilatère ouvert, lieu de lumière aux lignes épurées et décoratives » est-il abusivement écrit sur le site internet de l'établissement qui n'existait pas à l'époque où nous le fréquentions. Estelle était « une fille de Meudon », ce qui signifiait chez les élèves du 16^e qu'elle était inoffensive, comme tous ceux qui n'habitaient pas Auteuil, La Muette ou Ranelagh. Elle n'était pas du sérail et ne s'encomrait pas des hypocrisies auxquelles incite la bourgeoisie des grandes familles, qui préservent leurs intérêts de classe par de bons rapports entre enfants. Tous deux périphériques, nous rentrions souvent du lycée ensemble. Nous nous séparions au terminus de la ligne 9, station Pont-de-Sèvres d'où Estelle prenait son bus pour Ville d'Avray. Non, elle n'était pas de Meudon, mais nous savions que chez certains de nos camarades, toutes les villes au-delà de la Seine s'appelaient Meudon. Pour autant, nous ne tirions aucune intimité de cette complicité géographique : elle demeurait pour

moi une fille de Ville d'Avray, campagne inaccessible en métro ; je restais pour elle un type de la rive droite, un bourgeois, quand bien même j'habitais un H.L.M. à Boulogne. Nous étions bons camarades, de quoi fréquenter le même café jusqu'au bac. Puis elle rata son diplôme et je la perdis de vue. Je déménageai intramuros et commençai d'écrire.

Alors que le temps avait neutralisé son nom, Estelle rompit début janvier 2010 dix ans d'oubli mutuel. Sous l'objet « Brésil », Estelle s'amusait que nous nous soyons retrouvés *là*, sur ce site qui n'existait pas dix ans plus tôt. Notre relation avait manqué sa transposition virtuelle. Estelle me cherchait ; Facebook servait à ça. Nous étions à nous-mêmes d'un autre temps. Estelle se rappelait, etc., et me confiait son bonheur de me savoir écrivain, renseignement qu'elle tenait du magazine *Elle*. On parlait de moi dans la presse, ce qui était pour Estelle impressionnant et me rangeait, dans ses représentations d'une certaine hiérarchie sociale, parmi les privilégiés. Ma camarade déduisait de cette apparition médiatique que je fréquentais le beau monde, celui des dîners en ville et des passe-droits, et que je disposais de contacts qu'elle n'avait pas. Estelle avait en sa possession une série de photos qu'elle cherchait à vendre. Celles-ci montraient le fils aîné du Président en vacances au Brésil, ce

que je recoupai avec l'anecdote selon laquelle Pierre Sarkozy y avait frôlé la mort. Elle affirmait détenir ces clichés par hasard. Je ne croyais pas au hasard.

Hésitante, ignorant ce qu'on risquait à manipuler des photos de cet ordre, Estelle jugeait que le plus sûr était une remise en mains propres. Elle avait quitté la région parisienne pour Givors, près de Lyon, où nous pouvions nous donner rendez-vous. Mère de jumeaux en bas âge, se rendre à Lyon lui demandait une « petite organisation ». Son emploi de l'adjectif « petit » m'assurait de sa liberté, de sa facilité à s'arranger des contraintes familiales. Estelle espérait ne pas se tromper de porte et m'invitait à supprimer son message si le contenu ne m'intéressait pas. Elle m'encourageait enfin à ne pas la prendre pour une folle et s'enthousiasmait que l'un de ses vieux camarades manifeste publiquement sa haine envers Nicolas Sarkozy. Elle l'avait lu dans *Elle*. Il est vrai que j'étais haineux.

Andrew, qui se souvenait d'Estelle, m'invita à chatter sur le module intégré du site. Alors que je relisais le message de notre ex-camarade et vérifiais que son profil ne comportait ni photos ni *friends*, mon ami d'enfance me fit part de son « hallucination », « Estelle, j'y crois pas », avant de changer brusquement de sujet comme on en avait l'habitude sur Facebook. Il m'envoya un lien vers la dernière vidéo de Lady Gaga et Beyoncé. Je cliquai. La chanson *Telephone* déplorait la fatigue des coups de fil, *Stop calling, stop calling, I don't wanna talk anymore*, le sentiment délétère d'occupation, *I'm kinda busy*, notre servitude technologique, *I shoulda left my phone at home cause this is a disaster*, et priait pour un retour à l'expérience directe, *I left my head and my heart on the dance floor*. Beyoncé, Lady Gaga, Estelle, Andrew et moi faisons partie d'une génération encore peu décrite, la dernière à avoir connu l'usage exclusif du téléphone fixe.

Je traînais ce soir-là sur internet en attendant Éric, un ami artiste qui, revenant du mariage de son frère au Brésil, faisait escale à Paris. Depuis notre rencontre sur Facebook qu'une centaine de contacts communs avait facilitée, nous dépecions les énigmes d'une vie courante qui mutait chaque matin. L'amitié nous servait de résis-

tance. De l'art aux tâches ménagères, nous abordions toutes sortes de sujets à l'exception notable de la vie politique française. Nous évitions d'en commenter les fausses polémiques ou de confronter nos impressions sur ses responsables. Cependant, les élections régionales approchant, après un dîner rapide et deux pétards, Éric m'interrogea sur les derniers rebondissements de *la* campagne, que les médias qualifiaient de « feuilleton ». Je peinais à lui rapporter quoi que ce soit d'intéressant. Je ne descendais plus au café où, en échange d'une vie sans télévision, je parcourais le journal. Mes journées passaient en silence et d'une traite, hypnotisées par mon travail d'alors : en attendant d'écrire mon *Petit Traité*, je consignais à l'encre noire, sur des carnets Moleskine au format poche, jusqu'à épuisement du feutre, des suites aléatoires de 0 et de 1 qui me sauvaient des proportions que prenait la numérisation du monde. Le temps que je passais sur mes carnets me libérait de la domination des machines.

J'avais pris mes distances avec l'actualité, me contentant d'écouter la radio chaque matin sous la douche. C'était de là que je tenais cette information *a priori* dérisoire que le message d'Estelle était venu me rappeler : le fils aîné du Président avait « miraculeusement » échappé à de terribles coulées de boue quelques jours plus tôt, le

soir du réveillon, sur une île brésilienne. Un souvenir ridicule, me reprocha Éric d'un rôle que j'interrompis tout de suite. Rien ne l'eût empêché de faire escale sur l'île en question... La consternation avait toutefois pris le relai de la peur. Le journaliste avait employé l'adverbe « miraculeusement ». Pierre Sarkozy n'était pas seulement sorti vivant d'une catastrophe ; il y avait échappé « d'une manière miraculeuse », « par miracle », ce « miracle » que d'autres journalistes, à la même heure, annonçaient sur leurs antennes ou transcrivaient dans les journaux papier à paraître le lendemain. L'adverbe « miraculeusement » s'employait par exagération dans le langage courant, et c'était bel et bien de ce type d'exagération, pensais-je, que nous devions sortir. Les libertés que nous prenions avec la langue arrangeaient Nicolas Sarkozy, dont la politique de communication décomplexait les incultes de leur inculture, les racistes de leur xénophobie et les nouveaux riches de leur mauvais goût. Estelle n'imaginait pas ce que réveillait en moi son message.

– Miraculeusement..., songeait Éric, dont j'avais maintenant l'attention.

Il comprenait mon intérêt pour la petite histoire, sensible comme je l'étais aux répétitions d'images ou de mots, aux concomitances de perception que l'on hésite

à s'attribuer, ignorant ce qui tient, dans les hasards que l'on repère, de l'irrationnel ou de la lucidité, de la chance ou de la volonté.

Éric sortit son ordinateur et entra le nom « Pierre Sarkozy » sur Google. Le terme *googliser* désignait depuis peu le fait de lancer une recherche sur internet ; on *googlisait* quelque chose ou quelqu'un.

Né en 1985, Pierre Sarkozy était le fils de Marie-Dominique Culioli, que plusieurs sites internet référençaient comme la fille d'un pharmacien corse, et de Nicolas Sarkozy, avocat né en 1955 qui avait été maire, député, porte-parole du gouvernement, ministre du Budget, de la Communication, de l'Intérieur, de l'Économie et des Finances, président de conseil général et président de parti, l'UMP, avant de se faire élire, en 2007, président de la République française avec 53,06 % des voix au second tour, contre Ségolène Royal. Le cheveu long, blond, très « Neuilly », Pierre Sarkozy officiait comme producteur de rap et D.J. sous le pseudonyme de Mosey, ce qui le différençait significativement de son frère Jean, d'un an son cadet, lequel s'était récemment porté candidat à la présidence de l'Établissement public d'aménagement de la Défense, premier quartier d'affaires du pays. À l'inverse des frères de la nouvelle éponyme de Maupassant, Pierre et Jean s'ignoraient. Le

premier laissait courir le second dans les pas de son père et n'avait pas jugé nécessaire de le défendre lorsque, pris dans la tourmente de sa candidature à l'EPAD, qui mit en lumière son opportunisme et son manque d'expérience, Jean devint le jeune homme le plus détesté de France. Chaque fois que ce dernier prenait la parole, la comparaison des deux frères tournait à l'avantage du plus âgé. Pierre respectait un agréable silence en ces temps politiques troublés, et se faisait si discret qu'une poignée d'internautes débattaient avec passion de la question suivante : Pierre Sarkozy méritait-il une page Wikipedia ?

Comme attendu, on retrouvait parmi les premiers résultats que livrait le moteur de recherche le récit des aventures de Pierre au Brésil. C'était aux journalistes américains du *Daily Mail* et de CNN que l'on devait le scoop. Ils tenaient l'information d'une source diplomatique qui avait employé l'adverbe.

« Miraculeusement », c'était bien ce mot-là qui agaçait mon christianisme d'autrefois. Enfant, sur la route des vacances, je suppliais souvent ma mère de s'arrêter devant les églises et les couvents que nous croisions. La construction de la cathédrale de la Résurrection d'Évry dans les années 1990 avait agi sur moi comme un choc et motivé mon baptême. J'en avais réalisé la maquette,

